Culture, résistance et luttes des peuples indiens de la Sierra Nevada, en Colombie

Autor(en): **Correa, Alfredo**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Ethnologica Helvetica**

Band (Jahr): **12 (1988)**

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1007596

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Alfredo Correa

Culture, résistance et luttes des peuples indiens de la Sierra Nevada, en Colombie

El gobierno nacional celebra el «Día de la Raza»
para recordar la llegada del español.
Pero para el indígena colombiano
este fue un momento de horror,
de desolación y de violencia.
Eso fue una atarraya que nos ha atarrayado
a todos los indígenas por completo.
Fiesta de la raza,
fiesta de la destrucción,
fiesta de luto,
fiesta de derrotación,
fiesta de oscuridad,
¿es ésta una fiesta?

(Indígena Arhuaco en el III Congreso
de la ANUC –
Asociación nacional
de usuarios campesinos – 1974)

Dans ce cri douloureux et colérique des Indiens d'aujourd'hui, proféré contre l'hécatombe que représenta la colonisation ibérique pour les peuples amérindiens, se cache ce qu'Ibn Khaldoun appelait déjà au XIVe siècle le «sentiment du groupe» ou la «solidarité tribale»[1], noyau dans lequel les peuples vaincus vont forger les instruments pour se défendre contre l'oppresseur, développer les stratégies de résistance et ainsi refaire leur culture morcelée. Le cas des Indiens habitant la Sierra Nevada de Santa Marta, en Colombie, est là pour le démontrer une fois de plus.

La Sierra Nevada de Santa Marta: les hommes et leur milieu naturel

La Sierra Nevada de Santa Marta[2] est située au nord de la Colombie, sur le littoral de la mer des Caraïbes, entre le 10° et le 12° de latitude Nord, à seulement 50 km à vol d'oiseau de la côte. Vu les singularités écologiques, la Sierra Nevada fut déclarée en 1964 «Réserve de la biosphère» par

1 Ibn Khaldoun (1332–1406), célèbre penseur et historien d'Afrique du Nord, considéré comme le précurseur de l'ethnologie contemporaine. Consulter: Lacoste Yves. 1966. *Ibn Khaldoun. Naissance de l'Histoire. Passé du Tiers-Monde.* Paris: F. Maspero/Fondations, 270 p. Cf. *Le devenir de l'Etat,* p. 123–157.

2 Les informations relatives à la géologie, météorologie, flore et faune de la Sierra Nevada de Santa Marta sont tirées des œuvres suivantes: Instituto Geografico *Agustin Codazzi.* 1973. *Monografía del Departamento del Magdalena.* Bogotá: Instituto Geográfico *Agustin Codazzi.* 163 p. Inderena (Instituto Nacional de los Recursos Naturales Renovables y del Ambiente). 1986. *Colombia, Parques Nacionales.* Bogotá Gráficas Ltda. 363 p. Cf. *Provincia del Caribe y del macizo de Santa Marta,* p. 23–45.

l'UNESCO. Depuis lors elle est considérée officiellement comme un «patrimoine de l'Humanité». La Sierra Nevada a une formation du type pyramidal avec une base triangulaire. Quand à la géologie, le massif est formé de roches jurassiques qui datent de 162 à 177 millions d'années. Sa superficie s'étend sur 16 400 km^2.

Dans la Sierra on trouve tous les climats existants en Colombie: chaud, de 0 à 1 000 m d'altitude, température moyenne 24–30 °C, tempéré: de 1000 à 2000 m d'altitude, température moyenne 17,5–24 °C, froid: de 2000 à 3000 m d'altitude, température moyenne, 12–17,5°C, páramos: de 3000 à 4800 m d'altitude et 0–12 °C, neiges éternelles: de 4800 à 5775 m et température au-dessous de 0 °C. La Sierra Nevada de Santa Marta est le massif du littoral le plus haut du monde, puisque les sommets jumeaux Simón Bolívar et Cristóbal Colón (appelés par les Indiens *Chundúa)* culminent à 5775 m au-dessus du niveau de la mer. Ces sommets donnent naissance à de nombreux torrents et rivières qui déversent une masse d'eau estimée à 10 millions de m^3, formant de très beaux lacs, dont le principal, *Anti-Naboba,* a une valeur sacrée pour les Indiens. Les flancs de la Sierra sont recouverts d'une flore et d'une faune rares, et ils abritent des ruines précolombiennes d'un grand intérêt archéologique. Aujourd'hui encore, quelques peuples indigènes vivent dans ce cadre naturel incomparable.

Pourtant, le recul dramatique des glaciers préoccupe la population indigène. En 1957 les neiges descendaient jusqu'à 4200 m et occupaient une extension de 105 km^2. En 1981, la zone nivale se trouvait à 5000 m d'altitude et ne recouvrait plus qu'une superficie de 35 km^2. Les deux principales causes de cette régression: la déforestation inconsidérée et les changements climatiques à l'échelle mondiale. Les précipitations fluctuent entre 3000 et 4000 mm par année. Le régime des pluies est semblable au reste du pays, c'est-à-dire une saison pluvieuse modérée de juillet à août, et une saison pluvieuse intense d'octobre à novembre.

Parmi la flore la plus caractéristique de la Sierra Nevada de Santa Marta, ces plantes méritent d'être mentionnées: le *frailejón* arborescent (Libanothamnus glossophyllus), *l'escrofulariácea* (Aragoa kogiorum), un arbuste à fleurs blanches; la Hinterhubera nevadensis, fleur composée; les palmiers Dictyocaryum schultzei et Ceroxylon schultzei; le *manzano* (Lucuma arguacoensium) cultivé pour ses fruits; la composée arborescente (Paragynoxys undulata); le *tachuelo* (Berberis nevadensis), les melastomacées (Chaetolepis santamartensis), (Monochaetum magdalenensies) et (Graffenrieda santamartensis), entre autres.

En ce qui concerne la faune, et plus précisément les oiseaux, la Sierra est un vrai paradis. En voici un échantillon: *gallineta de monte* (Tinamus mayor zuliensis), *soisola* ou perdrix (Crypturellus soui mustelinus), le *cóndor* (Vulturgryphus), le *rey golero* ou *alguacil* (Sarcoramphus papa), l'aigle *copetona*

(Oroaetus isidori), le *paujil* (Crax alberti) et les *pavas* (Penelope purpurascents brunnescens et Chamaepetes goudotti santaemarthae) ainsi que plusieurs espèces et sous-espèces de *colibríes* ou oiseaux-mouches, perruches, des faux pics et des merles aquatiques. Dans la zone délimitée par le parc naturel on a recensé autour de 70 espèces et sous-espèces d'oiseaux. A 2000 m on trouve des mammifères comme la *danta* (Tapirus terrestris colombianus), considérée par quelques Indiens comme un animal totémique, le chevreuil *de páramo* (Mazama americana carrikeri), le *léon colorado* (Felis concolor bangsi), le jaguar (Leo onca centralis) et la *nutria* (Lutra longi caudis annectens). Par contre, il y a très peu de poissons dans les lacs et les rivières.

Dans ce somptueux cadre naturel résident trois peuples autochtones, dont les origines remontent à l'époque précolombienne: les Kogi, les Arhuacos ou Ijcas et les Arsario ou Kansá[3]. Des études comparatives d'archéologie, de linguistique et d'ethnologie réalisées dans la région démontrent que les Kogi, habitant aujourd'hui le nord-ouest de la Sierra Nevada de Santa Marta, sont bel et bien les héritiers des Tairona[4]. Les Kogi occupent les vallées formées par les fleuves Palomino, San Miguel et Ancho, entre 1000 et 2000 m d'altitude. Autour de 1875 une forte migration s'est produite vers cette zone, due en partie aux pressions religieuses et en partie pour échapper aux guerres civiles de l'époque. Il y a aussi des groupes importants sur les rivières Sevilla, Riofrío, Tucurinca et dans les populations de Chendúkua, San José et Donachuí. En réalité les Kogi ne se groupent pas en hameaux mais ils vivent éparpillés dans les deux ou trois lopins de terre que chaque famille possède dans des endroits et climats différents, où ils se déplacent au gré des récoltes. De cette façon ils assurent leur subsistance pendant toute l'année.

Durant longtemps les Kogi restèrent à l'écart des Blancs, refusant le contact avec le «monde civilisé». Cet isolement a contribué à maintenir leurs traditions dans un état de «pureté» relative, comparé aux autres «gardiens» de la Sierra Nevada (Arhuaco et Arsario). Ils sont très conscients et fiers de cette situation. Par ailleurs, dans la langue chibcha[5] le mot *kogi* veut dire

3 Quant aux premiers l'étude la plus complète a été réalisée par: Reichel-Dolmatoff Gerardo. 1951. *Los Kogi. Una tribu de la Sierra Nevada de Santa Marta. Colombia.* Bogotá: Edit. Iqueima. 2 vol. Cf. du même auteur: 1951. *Datos histórico-culturales sobre las tribus de la antigua Gobernación de Santa Marta.* Instituto Etnológico del Magdalena, Santa Marta. Bogotá: Imprenta del Banco de la República.
A propos des Ikas, Ijcas ou Arhuacos, consulter: Chaves Mendoza Alvaro et Lucía de Francisco Zea. 1977. *Los Ijcas. Reseña etnográfica.* Bogotá: Instituto Colombiano de Cultura. 218 p.
D'autre part, j'ai utilisé mes propres *Notes de voyage et observations sur le terrain. Nabusímake, Capitale des Arhuaco. Sierra Nevada de Santa Marta* (juillet, 1984).

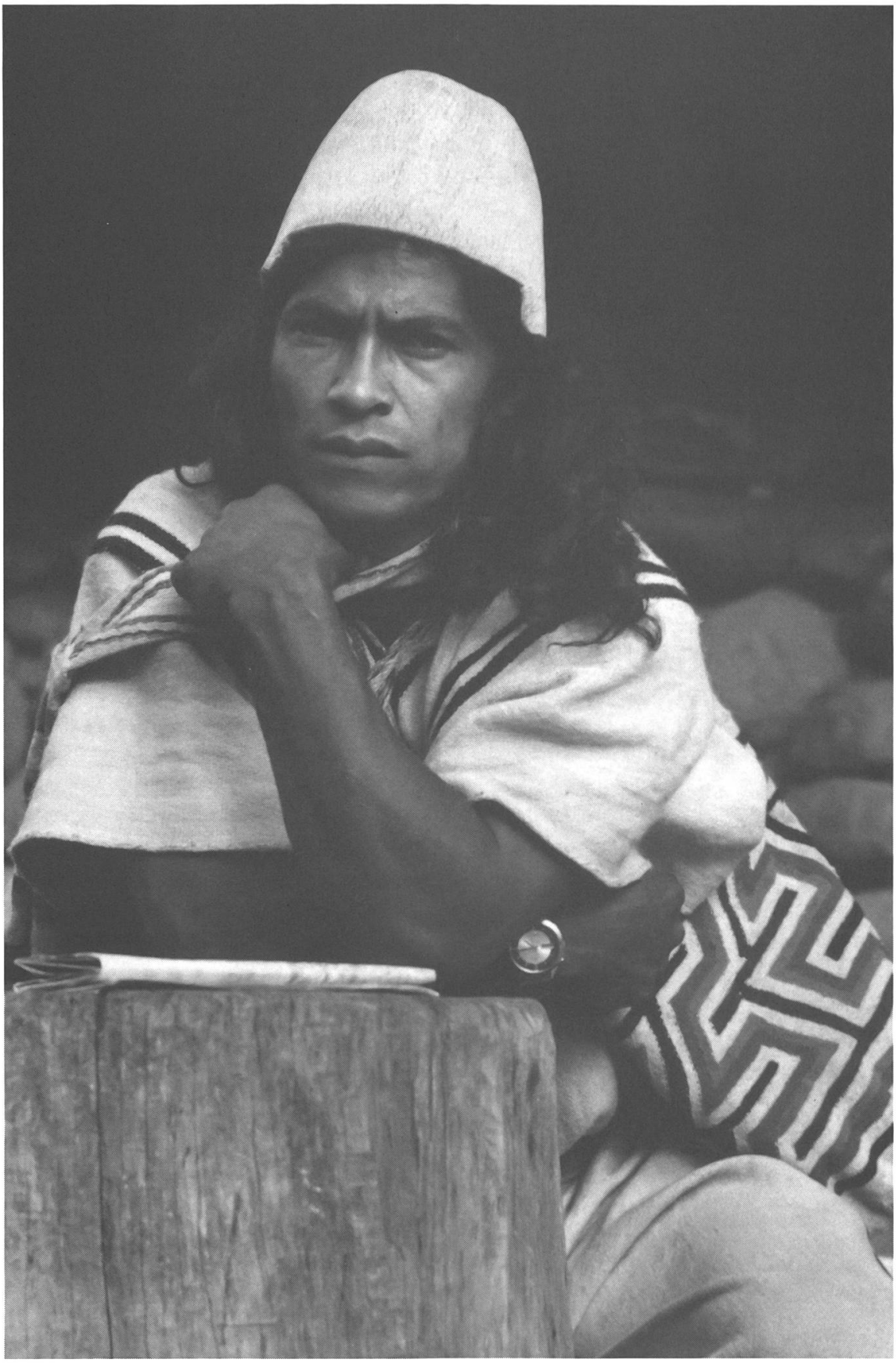
4 Etudes faites par Gerardo Reichel-Dolmatoff entre 1950 et 1978. Cf. op. cit. plus loin, nous ferons référence aux Tairona.

5 Chibcha: civilisation située au centre de l'actuel territoire colombien, peut-être la plus avancée des temps précolombiens. La langue chibcha est d'origine maya, rien d'étonnant puisque le territoire colombien était le chemin obligé, le carrefour des peuples amérindiens.

«des gens», terme qui servait à les différencier des *nani* ou «petits-frères», ce dernier vocable sert aujourd'hui à nommer les représentants de la «civilisation occidentale». A cause de l'isolement social, renforcé par l'environnement naturel, les Kogi ont préservé leur culture grâce aux prêtres ou *Mama,* authentiques dépositaires du savoir matériel et spirituel de leur peuple. Le *Mama* (ou *Bama,* en langue kogi: grand-père) est l'autorité politique et religieuse incontestée. Pour se préparer à cette tâche, le *Mama* doit suivre une longue et pénible initiation pendant 18 ans d'affiliée, parsemée de jeûnes, pénitences, épreuves, rites et cérémonies incantatoires et divinatoires. Les *Mama* jouissent du respect unanime des Indiens, et leur réputation comme médecins, conseillers, hommes de justice et guides spirituels déborde souvent les frontières communautaires. Il va sans dire que les Kogi sont un peuple attaché profondément aux valeurs religieuses. Nous reviendrons plus loin sur cet aspect.

Selon la tradition, les Kogi (clan Kaggaba) et les Arhuaco (clan Vintukua) ont vécu autrefois ensemble. En tout cas, leurs cultures respectives présentent des ressemblances éclatantes. Les Arhuaco se différenciaient toutefois des autres peuples endogames de la Sierra par la pratique des mariages exogames. Pour le reste, il y a beaucoup d'affinités entre ces deux peuples, autant dans leurs conceptions du monde et croyances religieuses que dans le rythme de vie et dans les pratiques quotidiennes. Les Arhuaco occupent le versant sud-est de la Sierra. Ils possèdent deux ou trois maisons entourées de jardins, dans lesquels ils cultivent selon l'altitude: pomme de terre, yucca, *malanga, perico,* haricot noir, quelques légumes, coca, banane, *plátano verde, cebollín,* canne à sucre, café. Que les maisons soient rondes, rectangulaires ou carrées, les Indiens les construisent sur des bases de pierres. Les murs sont faits en torchis, et les toits sont généralement recouverts de paille (*ico*). Chaque habitation se trouve près d'une rivière ou d'une source d'eau. Elle n'a qu'une seule porte, localisée de préférence du côté sud-est, mais il n'y a pas de fenêtre. Sur le toit on peut distinguer une claire-voie qui permet le passage de la fumée.

Les Indiens passent une grande partie de la journée paisiblement dans cet espace fermé. Les femmes initient leurs filles, autour du foyer, aux activités domestiques: préparer les repas, s'occuper des petits enfants, apprendre la tradition orale de la communauté. Les femmes filent aussi la laine des moutons pour confectionner les célèbres sacs, *mochilas* ou *tutus,* considérés comme les véritables emblèmes culturels des habitants de la Sierra. Les dessins géométriques des *tutus* symbolisent les animaux totémiques: crapaux, serpents, hiboux, araignées ainsi que montagnes, chemins, lacs et arbres sacrés. Par contre, le métier à tisser est le domaine réservé aux hommes. Là, ils confectionnent leurs habits comme un rite sacré, sorte de communication de l'être humain avec les forces cosmiques.



A l'extérieur de la maison, les hommes enseignent aux garçons les pratiques agricoles et les techniques de chasse.

Les Arhuaco respectent scrupuleusement le prêtre ou *Mama,* chef spirituel et politique de la communauté. Il existe une hiérarchie rigoureuse entre eux, selon le degré de sagesse et de connaissances religieuses ou profanes qu'ils possèdent. A vrai dire, ces deux éléments sont indissociables dans la mentalité indienne. Il y a les *Mama mayor* et les *Mama menor;* ceux-là connaissent toute la tradition et les sciences occultes; ceux-ci sont plus «spécialisés»: l'un préside les danses cérémonielles, l'autre sert de médecin ou de guérisseur, le troisième connaît l'art et les secrets de la chasse, le quatrième est qualifié pour les pratiques rituelles propres à la naissance ou à la disparition d'un membre de la communauté. Le centre cérémoniel s'appelle *Kankúrua.* Le temple est un vaste édifice circulaire dont le toit conique est recouvert de paille et descend jusqu'au sol. Il y a une *Kankúrua* destinée aux hommes et une autre aux femmes.

Le troisième groupe d'habitants de la Sierra sont les Arsario ou Malayo, minorité très active culturellement et dont la tradition est similaire aux deux peuples déjà mentionnés. Voilà pourquoi nous parlerons très peu d'eux par la suite. Une question vient à l'esprit maintenant: d'où proviennent ces Indiens? Quel est leur passé, leur histoire?

Ethno-histoire des Tairona et des Kogi

Avant l'arrivée des conquérants, les Tairona, une des civilisations des plus prestigieuses des Amériques, habitaient la Sierra Nevada de Santa Marta. D'après Reichel-Dolmatoff[6], les Tairona étaient intégrés à une fédération de peuples. Ils avaient une organisation sociale complexe avec des castes, dont faisaient partie les gouverneurs civils, les militaires et les prêtres. Un réseau commercial servait à échanger les poissons de la côte atlantique contre le maïs des régions andines. Les Tairona le cultivaient grâce au système de canaux, digues et terrasses bien entretenus dans toute la Sierra. Pour faciliter le commerce, ils avaient construit des chemins pavés de dales de granit, dont quelques tronçons subsistent encore aujourd'hui. L'architecture n'était pas démunie d'une certaine grandeur[7]. Les pièces de

6 Cité par: Friedemann S. Nina et Jaime Arocha. 1982. *Herederos del Jaguar y la Anaconda.* Bogotá: Valencia Editores. p. 259–288.

7 Dans une campagne gouvernementale contre la culture de la marijuana (août 1984), on a découvert une cité perdue des Tairona considérée comme la plus grande découverte archéologique en Colombie durant les dernières années. Voir aussi: Valderrama Andrade Bernardo. 1984. *Taironaca. Una historia de ciudades perdidas, colonos, guaqueros, indígenas y marimberos en la Sierra Nevada de Santa Marta.* Bogotá: El Ancora Editores. 194 p.

céramique et d'orfèvrerie, conservées dans les musées, témoignent des connaissances techniques très développées ainsi que d'un grand raffinement.

Le système économique Tairona permettait de produire et de conserver les surplus agricoles ce qui les amena, pendant la colonisation espagnole, à un modus vivendi avec les Européens. Ceux-ci recevaient des vivres à condition qu'ils respectent la vie, les biens et les traditions indigènes. Il ne faut pas interpréter cette attitude des Tairona comme un signe de lâcheté, mais comme une manifestation de sagesse et une stratégie de résistance. En effet, les Tairona étaient conscients de la force des conquérants mais aussi des pillages, des exactions et des destructions perpetrés par les Blancs. Nonobstant, l'apparente docilité se tranformait en rébellion ouverte quand les Espagnols attaquaient leurs champs, manquaient de respect à leurs traditions ou méprisaient les autorités indiennes.

Tout le XVIe siècle est ponctué de soulèvements meurtriers: en 1530 ils se révoltèrent contre le gouverneur García de Lerma. En 1550 contre Luis de Monjarrés qui voulait faire revivre la *encomienda*[8] et bâtir les villages espagnols au nord de la Sierra. L'organisation et l'efficacité guerrière des Tairona causèrent de telles pertes chez les conquérants ibériques que ceux-ci élevèrent la forteresse de Bonda, ce qui provoqua une nouvelle rébellion. En 1599 il y eut de nouveaux soulèvements des peuples indiens contre la *encomienda* que les Espagnols essayaient de rétablir sur les versants nord et est de la Sierra. Cette fois, les chefs de l'armée espagnole, cantonnés dans la capitale de la province, Santa Marta, durent demander des renforts à Cartagena, Valledupar, Sevilla et Córdoba pour mater l'insurrection. La répression coloniale fut brutale et définitive: brûlant les villages qui fournissaient le poisson ainsi que les champs de maïs, les colonisateurs assénèrent un coup mortel aux Tairona. Les massacres se généralisèrent impitoyablement. Aux rescapés Indiens, les Espagnols arrachaient lèvres et oreilles. Le gouverneur Juan Guiral Velon ordonna de capturer les derniers chefs, de les mutiler et de les exhiber ensuite dans des cages, «pour l'exemple». Tout ceci explique pourquoi les quelques survivants se sont réfugiés dans les endroits les plus inaccessibles de la Sierra Nevada. Traqués, dispersés, affaiblis, les Tairona tombèrent lentement dans la déchéance et l'oubli, eux qui étaient jadis une brillante et puissante civilisation. Le déclin et la mort s'installèrent chez les redoutables guerriers[9].

8 *La encomienda:* institution socio-économique d'inspiration médiévale, établie dans les colonies du Nouveau Monde. Par ordonnance royale on distribuait des Indiens et des terres à un colon espagnol. Les Indiens devaient cultiver ces terres expropriées au profit des colons, en échange des «bienfaits du christianisme».

9 De main de maître, l'écrivain Eduardo Galeano retrace ainsi les derniers combats des Tairona: *1599 Santa Marta. Ils font la guerre pour faire l'amour.*
La révolte éclate sur les côtes caraïbes et le tonnerre ébranle la Sierra Nevada. Les Indiens se soulèvent pour défendre la liberté d'aimer.

La lutte des peuples indiens de la Sierra Nevada de Santa Marta, malgré la terrible défaite, continua tout au long des siècles. Un cas exemplaire est celui des Kogi ou les «gardiens du monde», raconté par Jaime Arocha[10]. Le célèbre *Mama* Javier Auigui incarne, pendant la première moitié du XXe siècle, l'attachement du peuple Kogi à ses valeurs séculaires. A la suite d'une initiation qui se prolongea durant 18 ans, ce *Mama* put manifester sa perspicacité politique, son talent de réformateur et surtout sa volonté de résistance active face à l'arrogance du monde dit «civilisé». Dès l'âge de trois mois, Javier reçut une éducation particulière de son père Hatei. En voici les traits principaux, déroutants pour des yeux occidentaux: s'habituer à dormir le jour, à veiller la nuit et s'entraîner à maîtriser ses fonctions physiologiques. Arrivé à ce stade, Javier entra à la Maison Cérémonielle et fut baptisé Ignacio. Son entourage l'appelait *Kuivi* ou «celui qui ne peut pas

A la fête de la pleine lune, les dieux dansent à travers le corps du Chef Cuchacique et donnent à ses bras leur magie. Partis des villages de Jeriboca, et de Bonda, les cris de guerre réveillent tout le territoire des Indiens taïrona et agitent Masinga et Masinguilla, Zaca et Mamazaca, Mendiguaca et Rotama, Buritaca et Tairama, Maroma, Taironaca, Guachaca, Chonea, Cinto et Nahuanje, Mamatoco, Ciénaga, Dursino et Gairaca, Origua et Durama, Dibocaca, Daona, Chengue et Masaca, Daodama, Sacasa, Cominca, Guarinea, Mauracataca, Choquenca et Masanga.
Le chef Cuchacique a revêtu la peau du jaguar. Flèches qui sifflent, flèches qui brûlent, flèches qui empoisonnent: les Taïronas incendient des chapelles, brisent des croix et trucident des moines, se battant contre ce dieu qui leur interdit de rester fidèles à leurs coutumes.
Sur ces terres, depuis les temps les plus lointains, divorçait qui voulait, et frères et sœurs faisaient l'amour entre eux s'ils avaient envie, et la femme avec l'homme ou l'homme avec l'homme ou la femme avec la femme. Cela jusqu'au jour où ces hommes endeuillés et ces hommes d'acier étaient arrivés, livrant aux crocs des chiens ceux qui aiment comme aimaient leurs ancêtres.
Les Taïronas célèbrent les premières victoires. Dans leurs temples, que l'ennemi appelle maisons du Diable, ils jouent de la flûte dans les os des vaincus, boivent de l'eau-de-vie de maïs et dansent au son des tambours et des trompettes de coquillages. Les guerriers ont coupé tous les chemins menant à Santa Marta et se préparent à donner l'assaut final.
1600 Santa Marta. Ils avaient une patrie.
Le feu tarde à brûler. Comme il brûle lentement.
Des bruits de fer, un va-et-vient d'armures. L'attaque de Santa Marta a échoué et le gouverneur a ordonné la dévastation. Armes et soldats sont arrivés de Carthagène-des-Indes au moment propice et les Taïronas, épuisés par tant d'années d'impôts et de servitudes, se débandent.
L'extermination par le feu. Les villages brûlent, et aussi les plantations, les champs de maïs et de coton, de manioc et de pommes de terre, les vergers chargés de fruits.Brûlent les rigoles d'irrigation et les champs ensemencés qui réjouissaient la vue et qui alimentaient les terres labourées où les Taïronas faisaient l'amour en plein jour, car les enfants engendrés dans l'obscurité naissaient aveugles.
Ces incendies, combien de mondes embrasent-ils? Celui qui existait et qu'on voyait, celui qui existait et qu'on ne voyait pas ...
Chassés au bout de soixante-quinze ans d'insoumission, les Taïronas fuient à travers les montagnes vers les recoins les plus arides et les plus lointains, où il n'y a ni poisson ni maïs. Vers ces sommets, on les expulse pour les déposséder de leur terre et de leur mémoire: pour les isoler et qu'ils oublient dans leur solitude les chants de l'époque où ils vivaient, réunis en une fédération de peuples libres, avec des colliers d'or et de pierres scintillantes, oui, pour qu'ils oublient à tout jamais que leurs ancêtres avaient été des jaguars.
Ils laissent derrière eux ruines et sépultures.
Le vent souffle, les âmes en peine soufflent, et le feu s'éloigne en dansant.
Tiré de: Galeano Eduardo. 1985. *Mémoire du Feu. Les Naissances.* Paris: Plon, p. 223–225.

10 Friedemann S. Nina et Jaime Arocha. Op. cit., p. 277–286.

manger de tout». Nourriture interdite parce que n'appartenant pas aux anciens: sel, banane *plátano verde,* canne à sucre, oignons, poules et viande de bœuf. Par contre il pouvait se nourrir de maïs, de yucca, de *malanga,* de gibier, d'escargots, de sardines, de vers blancs et de champignons. Il devait aussi subir des pénitences: filer la laine à genoux pendant la nuit et supporter de lourdes charges, les mains tendues.

Ignacio apprit le *teiju* ou langue tairona pour la transmettre à son peuple, ainsi que l'Histoire des Anciens. A sept ans il reçu les premières marques distinctives de son rang: tunique ample et blanche, colliers, bracelets et autres objets. Il s'occupait déjà à frapper le rythme pour les danses cérémonielles et à tailler les masques de bois. Il lui était interdit de jouer, par contre il devait consacrer du temps à l'apprentissage de la «Loi de la Mère» ou *Haba.* A dix ans, et à la suite de longs jeûnes, il savait tisser ses propres habits et fabriquer la céramique rituelle. Commença alors la deuxième étape de son éducation qui dura neuf ans! A douze ans il reçut le *poporo*[11] qui symbolise l'uterus de *Haba,* la Mère, et qui devait l'accompagner jusqu'à sa mort. Devenue *Mama* très jeune, et comme son père, *Mama* prestigieux, qui vivait encore, il décida de voyager et de connaître d'autres *Mamas,* ainsi que les sept centres cérémoniels des Kogi, dont les principaux étaient à l'époque: San José, San Andrés et Mamorongo, le dernier fondé au XIXe siècle. Mais Ignacio était consterné par la dégradation de ces centres et l'oubli des «Lois de la Mère».

A la mort de son père et quand le *Mama* Ignacio comptait à peine 35 ans, il prit en charge Mamarongo. C'est ici que commence la lutte acharnée de ce *Mama* singulier. Il ordonna la reconstruction de Mamarongo, assignant l'emplacement adéquat de chaque maison, déterminé par des cérémonies divinatoires. Il surveilla la coupe des arbres afin de préserver la flore. Il réhabilita la construction traditionnelle: maisons avec des toits de paille et des murs ronds en terre battue. Il interdit l'emploi de tout matériel provenant des Blancs, comme le fil de fer et les clous. Le *Mama* Ignacio organisa le stockage collectif des produits agricoles et surveilla leur distribution. Il interdit formellement de consommer du sel, de la viande, des cigares et des cigarettes, de boire du rhum ainsi que d'apprendre et de parler l'espagnol. Il ordonna de construire un deuxième Mamarongo pour embrouiller le chemin des Blancs, évitant ainsi qu'ils entrent dans le Mamarongo authentique. Le nouveau village devint centre social, tandis que l'ancien fut réservé aux cérémonies. Il entreprit la réparation des chemins, des ponts et des puits dont beaucoup provenaient de l'époque des Tairona. Il était défendu aux Kogis de visiter les villages colombiens et de prendre contact avec les métis et les colons. Le *Mama* Ignacio ordonna de condamner les chemins

11 Le *poporo* est une calebasse ou récipient dans lequel on conserve la poudre extraite des coquillages, utilisée comme alcaloïde pour mâcher et sucer la coca.

d'accès facile en laissant ouverts les plus longs ressemblant à des labyrinthes. Mais les indéniables succès obtenus à Mamarongo n'allaient pas sans peine. La préoccupation d'établir des bases solides dans le domaine religieux fit délaisser le travail agricole. Les famines étaient fréquentes. En 1946, un tournant héroïque fut pris: les habitants de San Andrés vendirent leurs biens et fondèrent Ulneiji, selon les normes imparties par le *Mama* Ignacio.

La profonde action réformatrice et de résistance pour freiner l'influence des Blancs, amorcée par le *Mama* Ignacio, éveilla la fierté des Indiens et provoqua la renaissance de la culture Kogi. C'est un cas exemplaire dans l'histoire de la Sierra Nevada dont les répercussions positives se font encore sentir aujourd'hui, comme nous le verrons plus loin. Certes, les menaces qui viennent de l'extérieur se précisent de jour en jour. A partir des années 70 un nouveau danger pointe à l'horizon des indigènes de la Sierra Nevada. Il s'agit de la violence déchaînée par les trafiquants de coca et de marijuana, sans parler des pilleurs clandestins des lieux sacrés et de la vente illégale des trésors archéologiques[12].

Processus de déculturation et de résistance chez les Arhuaco

Au XVIe siècle le capitaine Luis Tapias fonda San Sebastián de Taironaca, probablement dans l'emplacement actuel de San Sebastián de Rábago. Deux siècles plus tard, la colonisation et l'évangélisation sont consolidées. C'est aussi l'époque de l'introduction de la canne à sucre, du blé, du *plátano verde* et des oignons. Par le fait d'habiter à une altitude plus basse que les Kogi et surtout plus accessible, les Arhuaco étaient directement exposés à l'influence culturelle européenne[13]. Cette situation se prolongea tout au long du XIXe siècle. Le phénomène d'acculturation[14] chez les Arhuaco subit trois influences: l'action des missionnaires qui fondent des chapelles et enseignent la religion catholique, l'arrivée des colons créoles qui s'établissent dans la zone de la Sierra Nevada, et, finalement, les réfugiés politiques ainsi que les fugitifs de la violence officielle colombienne (1948–1958) qui trouvèrent dans ces régions lointaines une demeure paisible et sûre[15]. Nous nous limiterons ici à traiter la première influence, en esquissant les moments les plus marquants de la résistance indienne

12 Cf. Valderrama Andrade Bernardo. Op. cit.
13 Cf. Chaves Mendoza Alvaro et Lucía de Francisco Zea. Op. cit.
14 Selon le *Dictionnaire de l'Ethnologie* de Michel Panoff et Michel Perrin, le terme *acculturation* s'applique au contact culturel particulier de deux sociétés de *force* inégale, où la société dominante, plus nombreuse ou technologiquement mieux équipée, finit par s'imposer directement ou indirectement sur la culture dominée.
15 Cf. Guzman Campos Germán. 1968. *La Violencia en Colombia.* Parte descriptiva. Cali: Edit. Progreso. 509 p.

contre la pénétration des missionnaires. Dans cette tâche, l'Indien arhuaco Vivencio Torrez Márquez sera notre guide autorisé, puisqu'il a été témoin de ces événements[16].

En 1916 les chefs indiens de San Sebastián de Rábago se sont réunis pour traiter du problème éducatif de la communauté. Les quelques instituteurs indigènes ne se trouvaient pas en mesure de contrecarrer l'action des Blancs et des Métis de Valledupar, chef-lieu du département. Tous s'acharnaient à tromper les Indiens, à dérober le bétail et les maigres récoltes. Les autorités arhuaco décidèrent d'envoyer une délégation de six représentants auprès du Président de la République, à Bogotá. Le chef de la délégation, Juan Bautista Villafañe s'exprima ainsi devant le Président de l'époque, José Vicente Concha:

> Nous te demandons un maître d'école, mais qu'il soit technicien (un civil, A.C.) et qu'il respecte la loi indienne. Qu'il nous enseigne aussi votre loi ainsi que la langue espagnole, pour que nos garçons et nos filles puissent apprendre les lettres et sachent comprendre à l'avenir comment faire les comptes pour que les Vallenatos (les habitants de Valledupar, A.C.) et les habitants de la province, les civilisés, ne nous trompent plus ni ne nous volent nos produits. Mais il doit respecter nos vêtements et nos costumes, c'est-à-dire les *corchas* ou *mantas,* et ne pas couper les cheveux de nos enfants. Le maître nous instruira pendant six ans, temps suffisant pour que nos garçons et nos filles puissent être aptes à assumer les charges de notre communauté[17].

Le Président promit de répondre favorablement à la requête des Indiens, et ceux-ci rentrèrent satisfaits dans leur communauté. Mais leur satisfaction fut de courte durée. Quelques mois après arrivèrent les deux instituteurs envoyés par le gouvernement, non pas deux instituteurs civils, laïques, comme c'était le désir des Arhuacos, mais deux ... missionnaires capucins espagnols, le Père Pastor et Fray Esteban. La présence des capucins inspira les plus vives craintes chez les Indiens. Les soutanes obscures réveillèrent de tristes souvenirs de l'époque coloniale. Beaucoup d'indigènes assuraient que les prêtres espagnols ne méritaient pas de s'établir dans les terres sacrées de la Sierra Nevada de Santa Marta. Malgré la méfiance générale, les Arhuaco décidèrent de les accepter pour six ans, tenant compte de l'engagement pris devant le Président de la République. Une fois installés, les missionnaires se donnèrent à la tâche évangélisatrice qui était en opposition flagrante avec les promesses données: l'évêque de Riohacha fit parvenir des habits «civilisés» pour les enfants, les prêtres se mirent à couper les cheveux des écoliers, désormais la langue indigène était interdite.

16 Torres Marquez Vivencio. 1978. *Los indígenas Arhuacos y «la vida de la civilización».* Bogotá. Edit. America Latina. 130 p.

17 Gonzales Uribe Guillermo, 1983. *La guerra de los Dioses.* Informe de *El Espectador.* Magazine Dominical. N° 21 (agosto 7), p. 5–10.

L'escalade continua: les capucins installèrent un «orphelinat» où ils faisaient entrer les enfants de force. Dans les archives des capucins de San Sebastián de Rábago on peut lire ce témoignage accablant qui date de 1918 «(...) Le travail dans ce centre sera décisif durant l'année en cours: nous allons garder les enfants dans l'orphelinat, ce qui suppose un coup mortel contre la sauvagerie de ces Indiens»[18]. En réalité, le projet des capucins ne se limita pas à six ans mais à vingt, et comportait les «objectifs suivants»:

1. Effacer de la mémoire des enfants les origines indiennes, c'est-à-dire l'appartenance à des tribus ou clans.
2. Les séparer des parents en les transferant dans des régions éloignées.
3. Faire disparaître la langue, coutumes et croyances religieuses des Arhuaco.
4. Eliminer progressivement les vieux de la communauté, en les écartant du contact avec les nouvelles générations.
5. Engager les jeunes dans le service militaire et ainsi les «civiliser».
6. Marier les jeunes avec des femmes étrangères à la communauté et ainsi effacer peu à peu leur identité. En d'autres termes, faire disparaître la culture arhuaco. Telle était la politique ethnocide des missionnaires capucins[19].

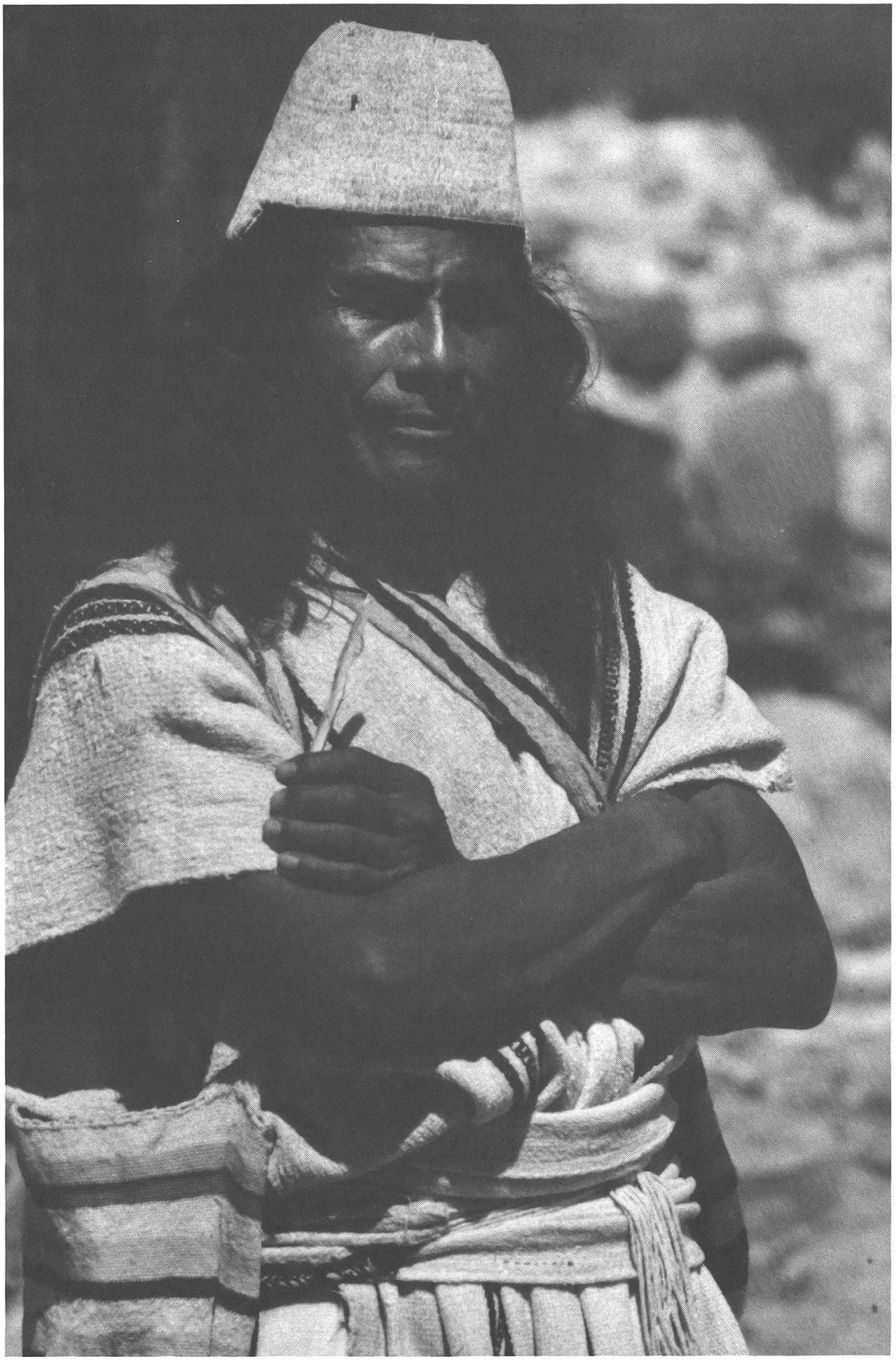
Vu l'action dévastatrice et la stratégie de déculturation[20] entreprise par les missionnaires, et devant l'inutilité des nombreuses protestations adressées aux autorités religieuses et civiles, les Arhuaco commencèrent le long et pénible chemin de la résistance. Voici les étapes les plus mémorables:

– Actes et rites de purification: Pour les Indiens arhuaco, tout malheur physique ou spirituel – maladies, chagrins, sécheresses, mauvaises récoltes, mort de personnes ou d'animaux – est associé à la notion de «péché», pas dans le sens chrétien mais comme résultat de l'oubli ou non-respect des «Lois» ou traditions. En l'occurence, il fallait rétablir l'ordre perdu. Dans ce but, une délégation de cinq personnes fut envoyée chez les Kogi, détenteurs des *«Lois»* ancestrales, parce que non contaminés par la culture occidentale. Des jeûnes prolongés et des prières aux dieux com-

18 Gonzales Uribe Guillermo. Op. cit.

19 A l'autre extrême du pays, dans le territoire du Putumayo, et à la même époque, les capucins étaient en train «d'évangéliser» = «civiliser» les Ingas et les Putumayos, appliquant des méthodes similaires. Lire à ce propos: Bonilla Sandoval Victor Daniel. 1969. *Siervos de Dios y amos de Indios. El Estado y la misión capuchina.* Bogotá: Editado por el autor. 336 p.

20 Par déculturation, nous entendons – avec Moreno Fraginals – le processus conscient par lequel on opère, à des fins d'exploitation économique, le déracinement culturel d'un groupe humain pour faciliter l'exploitation des richesses naturelles du territoire où ce groupe est établi, et/ou pour l'utiliser comme main-d'œuvre non qualifiée à bon marché. Le processus de déculturation est inhérent à toute forme d'exploitation coloniale ou néo-coloniale.



mencèrent. Pour se racheter, il était nécessaire de restituer les valeurs anciennes et de les faire vivre. La résistance s'amorça en janvier de l'année 1934.

– Réflexion et analyse du passé le plus immédiat: Une année plus tard, une deuxième rencontre eut lieu à Cherúa. Cette fois il y avait douze chefs de la communauté arhuaco[21]. Après l'examen de deux décennies de «grande tromperie» sous la férule des missionnaires, la stratégie à suivre fut définie.

– Convocation du premier Congrès indien, adressée à tous les habitants de la Sierra Nevada de Santa Marta pour défendre la culture arhuaca: C'est à partir de ce Congrès de 1936 que la lutte indienne s'organisa véritablement. Le journal *Unidad Indígena* nous permet de retracer les multiples actions des dernières années[22]. Au début de 1975, les enseignants Arhuaco fixent leur position sur les aspects suivants: priorité accordée aux instituteurs indigènes, respect des autorités de la communauté, punitions infligées aux transgresseurs, statut des locaux scolaires fonctionnant en territoire indien et droit de regard sur le paiement des enseignants.

– Processus unitaire: Durant la même année, un grand pas a été réalisé en direction de l'unité des trois peuples «gardiens de la Sierra Nevada de Santa Marta». En effet, les Kogi et les Arsario se sont solidarisés activement avec la lutte des Arhuaco. Le processus d'unification se consolida en 1983 avec la naissance de la *Confederación Indígena Tairona* (C.I.T.), dont les buts sont les suivants: «Renforcer les liens entre toutes les communautés de la Sierra, stimuler la reconnaissance des valeurs culturelles, encourager la culture indigène des terres limitrophes avec celles des colons, sauvegarder les formes de production traditionnelles, préserver les ressources naturelles, récupérer l'histoire indienne et maintenir le contact avec les autres communautés pour échanger des expériences»[23].

Moreno Fraginals Manuel. 1984. *L'Afrique en Amérique Latine.* Paris: L'Unesco, p. 10.

21 Etaient présents les chefs de: Takina, Makotama, Seikaino, Caiquial, Palomino, Sulivaka, Rosario, San Francisco, Don Diego, Novaka et Mamorongo. Cf. Torres Marquez, Vivencio. Op. cit.

22 Consulter pour plus de détails le journal *Unidad Indígena,* N°s 2. *Cultura y educación en la Sierra Nevada* (febrero 1975), p. 9. – 3. *Radio Sutatenza intenta dividir la Communidad en la Sierra Nevada* (marzo 1975), p. 5. – 4. *Los Arhuacos exigen el retiro del Insituto Lingüístico de Verano* (abril 1975), p. 8. – 5. *Denuncia de la Sierra Nevada* (mayo 1975), p. 10. – 7. *Las Comunidades de la Sierra Nevada denuncian de nuevo política del gobierno* (julio 1975), p. 11. – 9. *Carta de los compañeros Arhuacos (contra Incora)* (septiembre 1975), p. 10. – 14. *A los maestros indígenas y blancos de la Comunidad arhuaca* (junio 1976), p. 9. – 56. *Mafiosos y colonos contra las comunidades indígenas de la Sierra* (mayo 1982), p. 3. – 58. *No aceptamos más atropellos en nombre de Jesucristo. Se acabó la paciencia* (septiembre 1982). p. 2–3. – 60. *Año nuevo en Nabusímake* (diciembre 1982), p. 5. – 65. *Sierra Nevada, Nuestra lengua hay que defenderla. Comisión arhuaca en Bogotá* (noviembre 1983), p.12. – 73. *Comision arhuaca en Bogotá* (junio 1985), p. 6. – 75. *Los Arhuacos ante el presidente* (noviembre 1985), p. 6.

23 *Unidad indígena. C.I.T. «Confederación Indígena Tairona». Unidad Indígena.* 10 Años. N° especial (febrero 1986), p. 16–17.

A dire vrai, dès le début de ce siècle les Arhuaco n'ont pas connu de repos. Ils se sont battus contre les ennemis internes et externes de la communauté: contre les institutions officielles, telles l'Incora (*Instituto de reforma agraria*), pour défendre les terres ancestrales; contre le Bureau des affaires indiennes qui les a négligés et les a méprisés; contre les politiciens de tous bords qui veulent les diviser pour s'approprier les biens et le travail des indigènes; contre le projet de routes envisagé par les colons et les métis pour mieux les exploiter; contre la désinformation d'une station de radio catholique de grande audience chez les paysans (*Radio Sutatenza*), intéressée à discréditer la lutte des Arhuaco; contre les maffiosi de la drogue et les pilleurs de trésors archéologiques; enfin, contre l'ingérence des sectes protestantes venues des Etats-Unis, infiltrées à travers le néfaste Institut linguistique d'été (I.L.V.). Bref, une lutte acharnée et titanesque s'amorça, étant donné la disproportion des forces en présence.

Une victoire décisive

Le 7 août 1982 est une date historique pour tous les Indiens de la Sierra Nevada de Santa Marta. Ce jour-là, la résistance indienne expulsait les missionnaires de la Sierra Nevada. En effet, à l'issue de six jours de discussion, la récupération pacifique des bâtiments que les missionnaires occupaient fut décidée à l'unanimité. Pendant deux semaines, jour et nuit, une barrière humaine solidaire, inébranlable s'érigea à travers les montagnes, les rivières et les chemins de la Sierra, pour empêcher tout contact des Blancs de l'extérieur (autorités religieuses, civiles et militaires) avec les missionnaires. Durant quinze jours, les Indiens occupèrent pacifiquement l'orphelinat et les installations que les religieux s'étaient abusivement appropriés. Et on put assister au spectacle étonnant de tout un peuple célébrant dans ces lieux les rites, danses et chants traditionnels, dans la joie et la dignité retrouvées. Devant la détermination inflexible des Arhuaco, les missionnaires durent capituler. Un hélicoptère arriva pour emmener les *conquistadores-encomenderos* anachroniques vers leur monde «civilisé».

Le chef arhuaco Bernardo Affaro fait ainsi la synthèse de soixante-six ans d'humiliations:

> Les missionnaires ont détruit nos croyances et la tradition de nos ancètres. Toute la savane de San Andrés était entre leurs mains. C'étaient eux qui profitaient de notre travail et de nos récoltes. Tout était pour eux, pendant que nous restions dans la situation la plus triste ... Et cela se prolongea durant les années 30, 40, 50, 60 ... Il vécurent parmi nous pendant soixante-six ans et ils ne furent même pas capables de former un seul professionnel indigène. Nous étions comme des marionnettes entre leurs mains. Ils nous parlaient de pauvreté et d'humilité et ils s'enrichissaient sur notre dos. Dès que les enfants arrivaient dans l'orphelinat, ils les dépossédaient de leurs costumes traditionnels, leur coupaient les cheveux et leur interdisaient de

parler leur langue. Je fus un de ceux-là. Et si nous parlions notre langue, ils nous fouettaient. En réalité, ils ne nous enseignaient rien. Ils nous faisaient seulement travailler[24].

Et le maître arhuaco Victor Sebastián Torres, de compléter: «Bien que nous ayons nos parents, les capucins nous obligeaient à entrer dans leur 'orphelinat' dès l'âge de deux ou trois ans, et nous sortions de là à onze ans, la culture arhuaco complètement détruite. Nous devions toujours travailler dans 'leurs' jardins potagers. Ce qu'ils nous donnaient à manger nous empêchait de mourir de faim. Les légumes, la viande, le lait, les œufs, tout ... était pour eux»[25]. Depuis leur libération, les Arhuaco s'organisent de manière autonome, avec des succès non négligeables (schéma). Voici le

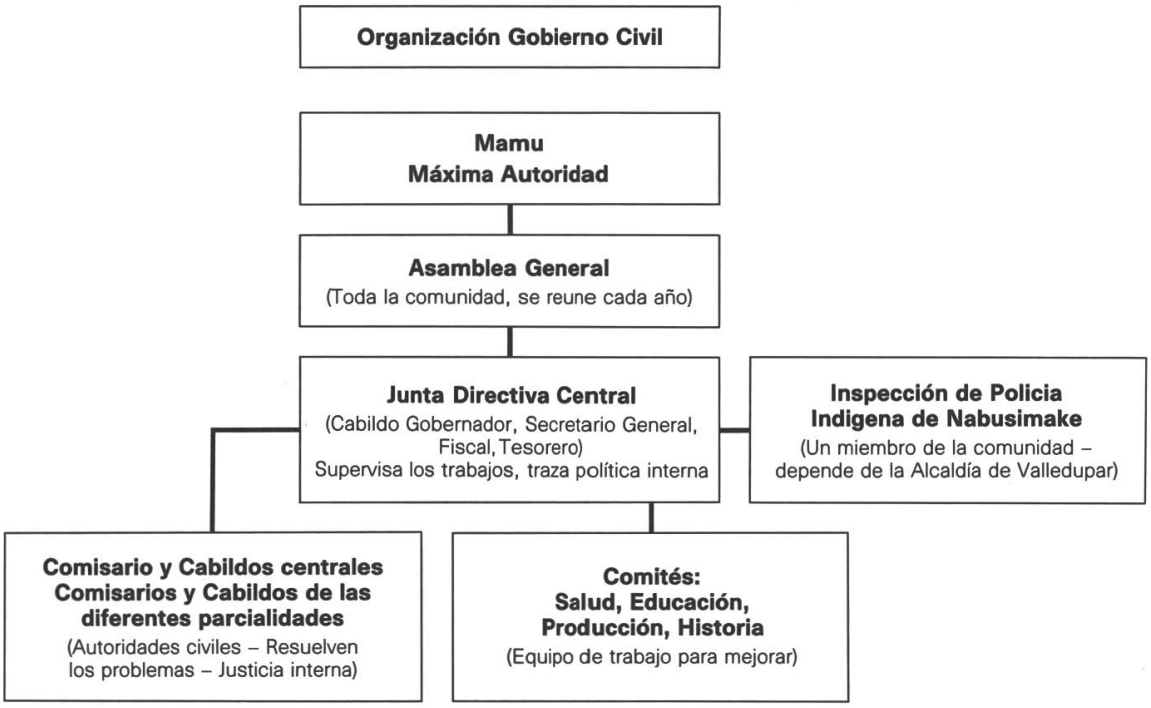


Schéma de l'organisation civile que les Arhuaco se sont donnée. (Source: *Unidad Indígena.* 10 Años. Nº especial (febrero 1986), p. 17).

dernier en date. Une information de source arhuaco a fait part de l'ouverture de la première école secondaire en pays indien, au début de l'année 1987. A partir du 7 août 1982 une nouvelle aurore pointe sur les montagnes majestueuses de la Sierra Nevada de Santa Marta. La capitale, jadis nommée San Sebastián de Rábago, a retrouvé une appellation indienne, *NABUSIMAKE,* ce qui veut dire: «l'endroit où le Soleil est apparu»: tout un symbole rempli d'espérance pour les peuples de la Sierra Nevada de Santa Marta.

24 Gonzales Uribe, Guillermo. Op. cit., p. 7.
25 Ibidem., p. 7.

La vision du monde des Arhuaco

Tant d'ardeur, d'acharnement et de patience manifestés à travers les siècles par les Indiens de la Sierra Nevada de Santa Marta, en vue de préserver le patrimoine culturel, forcent notre respect et gagnent notre admiration. Nous voudrions clore ce parcours épique chez les habitants les plus démunis de la Colombie, en laissant la parole aux Indiens eux-mêmes, dans l'espoir que par le truchement de quelques citations, nous saisissions un peu mieux leur pensée, leurs préoccupations et leurs ambitions ainsi que leur sagesse millénaire.

Cosmologie

«... Aux débuts des temps, Kaku Serankua créa la terre, la rendit fertile et l'aima comme son épouse. Le monde est soutenu par quatre fils d'or qui s'entrecroisent et reposent sur les quatre points cardinaux. Le croisement de ces quatre fils constitue le cœur du monde – qui est la Sierra Nevada –, lequel est délimité par la Ligne Noire. Ici habite Kaku Serankua, d'où il protège la création. Ainsi comme il créa le monde, Kaku Serankua créa les eaux qui, à la manière des artères par lesquelles coule le sang des hommes, nourrissent la terre. Il créa aussi les étoiles, le soleil et la lune. En créant les êtres vivants, il dicta les «Lois» à tous les hommes ...»

«... Nous savons que notre vie est la vraie parce qu'elle nous enseigne à vivre en paix avec l'humanité, avec la nature et avec tout ce qu'elle contient.»

Histoire

«Nous avons vu qu'il existe toujours deux lumières, le Soleil et la Lune, qui éclairent tous les êtres vivants du monde de la même manière. Il y a plusieurs siècles arriva l'Espagnol, méconnaissant les Droits de la Communauté et de l'Indien. Il affirma qu'il avait inventé la Loi, le Gouvernement et que sa religion et ses coutumes étaient les bonnes. Mais nous devons chercher la vérité plus profondément.»

«Notre histoire, notre science traditionnelle, nos *Mamas,* nos *Cabildos* et *Comisarios*[26], notre langue, notre musique qui jaillit du roseau, du tambour et des *maracas,* notre territoire ne sont pas respectés par les BONACHIS (les non-indigènes). Ils oublient que nous fûmes les premiers hommes à peupler ces terres.»

26 Mamos ou Mamas: autorités religieuses. Cabildos et Comisarios: autorités civiles.

Les hommes

«Nous IKA ou ARHUACO, nous sommes une communauté indigène qui depuis des temps anciens, en compagnie de nos frères KOGI et MALAYO habitons notre maison sacrée: LA SIERRA NEVADA DE SANTA MARTA.»

«Nous avons une autre certitude: Nous connaissons tous les problèmes dont nous souffrons, et nous sommes en mesure de les résoudre nous-mêmes, non le gouvernement avec ses hauts fonctionnaires qui ne connaissent rien de nous.»

La terre, le travail

«SEINEKAN, la terre, est notre mère. Les *Mamas* nous protègent, nous appellent car avec eux, nous accomplissons les *pagamentos* (offrandes) pour que les plantes et les animaux vivent, pour construire nos maisons, pour cuisiner, pour tisser notre *manta* (habit traditionnel), pour semer *l'ayu* (coca), le maïs, les haricots et le manioc, pour vivre en bonne santé et sans maladies.»

«Nous devons beaucoup travailler à Chiquingama, Río Piedra, Chinchorro, Galaxia, Chinchikua, Serankua, en construisant des maisons, en défrichant, en semant la nourriture pour que les colons n'occupent plus nos terres.»

«Pour cela nous devons travailler, toute la communauté ensemble, pour défendre notre terre et notre culture.»

«Après des années de terribles luttes, nous Arhuaco avons réussi à ce qu'on nous laisse une partie de nos terres. On nous attribua une réserve. A nos frères KOGI et SANKA on aménagea leur terre en *resguardo.* Tout est resté sur le papier. Nos meilleures terres se trouvent envahies par les colons ou se trouvent entre les mains des propriétaires fonciers.»

«La Terre est notre Mère. Chacun de nous aime sa mère, de la même manière que nous aimons et respectons la Terre.»

«Perdre la Terre c'est perdre la vie.»

Instruction

«Nous avons besoin de nous instruire et de nous qualifier. Mais cela doit se faire en accord avec nos croyances et nos valeurs: il faut faire connaître notre histoire et notre culture.»

«Nous voulons une instruction bilingue, espagnol-IKA, nous voulons que nos enfants apprennent l'histoire de la Colombie et du monde, ainsi que les mathématiques et toutes les sciences. Nous voulons que l'école nous

appuie dans l'apprentissage de la collaboration et de l'entraide, sans égoïsme entre frères.»

«Que nos enfants soient éduqués par nous! La culture arhuaco est nôtre et elle se trouve sur tous les chemins de la Sierra.»

«Fierté tribale»

«Nous devons être fiers parce qu'en Colombie nous pouvons avoir une science et une culture propres. Si nous continuons à défendre cette culture, elle appartiendra à tous les Colombiens, et pas seulement a nous.»

«Le jour où le peuple colombien voudra retrouver les racines de sa propre nationalité, il devra les chercher dans son passé indien.»

Sources: Yavi-Mural N° 6 (marzo–abril) 1983. Mama Arhuaco. Francisco Mora Villate. Angel María Torres (Bankua Nabi).

Résumé

Après une synthèse ethno-historique, l'auteur nous présente les septante dernières années de lutte pour le respect des coutumes, de la langue et de leur religion chez les Indiens Kogi, Arhuaco et Arsario de la Sierra Nevada de Santa Marta en Colombie. Pour ce faire, il nous décrit le combat des Kogis à travers un *Mama* (prêtre ou chef spirituel et politique) qui exerça une profonde influence sur son peuple dans le but de promouvoir la résistance contre l'action des «Blancs civilisés». Cette lutte se poursuivit chez les Arhuacos face aux missionnaires capucins, et provoqua leur départ en 1982.

Un travail sur le terrain (juillet 1984), l'étude de la littérature ethnographique et des publications indiennes permettent à l'auteur de nous présenter une vision claire et précise de ces peuples. Des morceaux choisis de discours indiens complètent cet aperçu.

(de un à cinq mois) avec les habitants de la région. Par ailleurs, ceux-ci pouvaient penser que ces réponses correspondaient à mes attentes; l'étranger étant généralement aillié à des idées productivistes ou à des réminiscences d'exploitation.

Bibliographie

BONILLA SANDOVAL, Victor Daniel, 1969. *Siervos de Dios y amos de Indios. El Estado y la misión capuchina.* Editado por el autor, Bogotá.

CORREA, Alfredo, 1984. *Notes de voyage et observations sur le terrain. Nabusímake, capitale des Arhuacos. La Sierra Nevada de Santa Marta* (2–22 juillet).

CHAVES MENDOZA, Alvaro y ZEA DE FRANCISCO Lucía, 1977. *Los Ijca.* Instituto Colombiano de Cultura, Bogotá.

FRIEDEMANN Nina S. y AROCHA Jaime, 1982. *Herederos del jaguar y la anaconda.* Carlos Valencia Editores, Bogotá.

GALEANO, Eduardo, 1985. *Mémoire du Feu. Les Naissances.* Plon, Paris.

GONZALES URIBE, Guillermo, 1983. «La guerra de los Dioses». Informe de *El Espectador.* Magazine Dominical Nº 21 (agosto 7).

GUZMAN CAMPOS, Germán, 1968. *La Violencia en Colombia.* Parte Descriptiva. Ediciones progreso, Cali.

INDERENA (Instituto nacional de los recursos naturales renovables y del ambiente). 1986. *Colombia Parques Nacionales.* Gráficas Ltda., Bogotá.

INSTITUTO GEOGRAFICO *AGUSTIN CODAZZI,* 1973. *Monografía del Departamento del Magdalena.* Instituto Geográfico *Agustín Codazzi,* Bogotá.

LACOSTE, Yves, 1966. *Ibn Khaldoun. Naissance de l'Histoire. Passé du Tiers-Monde.* F. Maspero. Coll. Fondations, Paris.

MORENO FRAGINALS, Manuel, 1984. *L'Afrique en Amérique Latine.* L'UNESCO, Paris.

PANOFF Michel et PERRIN Michel, 1973. *Dictionnaire de l'Ethnologie.* Payot. Petite Bibliothèque Payot, Paris.

REICHEL-DOLMATOFF, Gerardo, 1950. «Los Kogi. Una tribu de la Sierra Nevada de Santa Marta Colombia». *Revista del Instituto Etnológico Nacional.* Tomos I y II, Bogotá.

– 1951. *Datos histórico-culturales sobre las Tribus de la antigua Gobernación de Santa Marta.* Instituto Etnológico del Magdalena, Santa Marta. Imprenta del Banco de la República, Bogotá.

TORRES MARQUEZ, Vivencio (Indígena arhuaco), 1978. *Los indígenas arhuacos y «la vida de la civilización».* Edit. América Latina, Bogotá.

UNIDAD INDIGENA. *Unidad, tierra y cultura.* Periódico de la Organización Indígena de Colombia, ONIC. Apartado Aéreo 32395. Cf. Nºs 2, 3, 4, 5, 7, 9, 14, 56, 58, 60, 65, 73, 75, Bogotá.

VALDERRAMA ANDRADE, Bernardo, 1984. *Taironaca. Una historia de ciudades perdidas, colonos, guaqueros, indígenas, y marimberos en la Sierra Nevada de Santa Marta.* El Ancora Editores, Bogotá.